

THÉODORE KYPRÉOS

---



# LA CIVILISATION GRÉCQUE

---

(Avec critiques de la Presse Etrangère)



GENÈVE

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDIANTS MINERVA

---

2ME EDITION PAR "L'IDÉE NATIONALE,"

SALONIQUE

---



THÉODORE KYPRÉOS

---



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
Μ. ΠΑΛΑΤΗΣ

# LA CIVILISATION GRÈCQUE

---

A TRAVERS

ATHÈNES, ROME & BYZANCE

---

Conférence littéraire artistique donnée à l'Athénée,  
à la Société d'Étudiants Minerva de Genève  
et à Venise, Milano, Rome, Paris, Londres



GENÈVE

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDIANTS MINERVA

---

2ME ÉDITION PAR "L'IDÉE NATIONALE,,

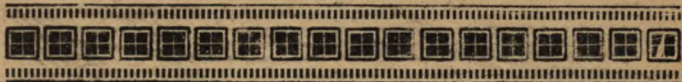
SALONIQUE

---



ATHÈNES, ROME & BYZANCE





## ATHÈNES, ROME & BYZANCE

---

Sous le titre Athènes, Rome et Byzance, je me propose de vous exposer, ce soir, dans la mesure de mes forces et de mes moyens, l'influence considérable de la civilisation grecque antique sur le développement de la vie sociale et artistique de Rome et de Byzance.

Avant la civilisation hellénique, c'est l'Égypte de Pharaons qui à commencé la première à découvrir au monde la capacité de l'esprit humain et la profondeur artistique de l'homme. Ainsi nous voyons naître en Égypte les sciences de la géométrie et de l'astronomie, ces merveilleux temples, dont nous pouvons encore aujourd'hui admirer les vestiges. A côté de ces manifestations, nous en voyons d'autres qui

sans être aussi grandes, ne nous sont pas moins précieuses : ce sont les écritures sacrées des hiéroglyphes et des papyrus, qui renferment une poésie forte et un profond mysticisme.

Cependant, le reveil du génie grec ne vient pas directement de l'Égypte ; c'est du petit peuple phénicien, sorte de colonie commerciale et intellectuelle de l'Égypte, que vient le germe du grand platane dont les branches puissantes pousseront, plus tard, avec tant de force sur le sol grec.

C'est particulièrement des villes de Tyros, Sidon et Biblos que viennent les races pélasgiques, qui se sont installées d'abord dans les fameuses îles de Chypre et de Crète, pour s'établir ensuite dans le Péloponèse.

C'est par ces rivages, si clairs et si pittoresques, que se sent attirée l'âme grecque, secrètement amoureuse d'idéal.

C'est dans ce climat tempéré, sous ce beau ciel, qu'elle trouve exprimé sans se l'avouer encore à elle-même, le rêve qu'elle cherche.

La civilisation mycénienne fut la première civilisation grecque et l'avant-coureur de la grande période athénienne. Ce qui distingue l'artiste mycénien de l'artiste égyptien, c'est que, chez lui, les créations de l'Art n'expri-

ment pas les sentiments que font naître dans l'âme de l'Égyptien la Religion et sa mythologie; tandis que le Mycénien cherche surtout à exprimer sa vie et sa passion par son art. La première apparition vivante de l'Art, nous la voyons dans les mains de virtuoses grecs, il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'immobilité passive d'une déesse égyptienne, et la gracieuse légèreté, pleine de mouvement et de vie, d'une figurine de Tanagra ou d'un bas relief mycénien.

Grâce aux fouilles entreprises par le savant helléniste crétois Calokairinos, et poussées si activement depuis par d'éminents archéologues européens, l'époque crétoise nous apparaît aujourd'hui comme le plus beau joyau de la civilisation mycénienne.

La terre garda, cachés dans son sein, durant des milliers de siècles, ces témoins de la vie crétoise, et jusqu'à hier, sous la marche rapide du temps, sous la destruction des siècles obscurs, le silence a régné, là où, autrefois, la vie du sentiment s'épanouissait par l'Art. Seule l'imagination du poète faisait par moment revivre à nos yeux cette antique époque.

La per évérance du chercheur a fait livrer à la terre le secret qu'elle gardait jalousement;

et c'est toute une nouvelle vie que nous pouvons vivre parmi ces objets d'or et d'argent, que les Crétoises et les Mycéniennes déposaient dans la tombe de leurs époux et de leurs parents, avec le plus grand amour et le plus profond respect.

Les bagues, les colliers, les couronnes, les médailles, tous ces objets sacrés de la famille, parlent une langue claire à qui sait leur langage, et disent l'attachement de la mère à son enfant, l'amour de la vierge à son fiancé.

Les luttes, les péripéties, les gloires et les douleurs de cette époque défilent à nos yeux aujourd'hui, grâce à ces vestiges de l'Art.

Les tombeaux découverts par Schlimann, à Troie, et par M. Tsountas, à Sparte, il y a environ vingt ans, sont de superbes pièces au point de vue artistique, des plaques pittoresques d'or ciselé, qui représentent des combats d'animaux, des scènes de la vie de Mycène et d'Argos, il semble que l'homme, en fermant ses paupières et gagnant sa dernière demeure sous le marbre glacial, ait voulu vivre d'une vie éternelle, de cette propre vie qu'il a vécue, et c'est à l'Art même qu'il demande de graver son histoire sur la tombe où il dormira pour toujours, afin que sa vie demeure éternelle dans la mémoire

des hommes !

Comment vivait-il ? Quelles étaient ses mœurs et sa vie intellectuelle. Les cours de ses rois, sa religion, sa société, tout ce qui appartenait à sa civilisation fut inscrit par lui sur la pierre tombale.

La suite des siècles traverse silencieusement ces tombeaux, mais sans les toucher, sans les détruire ; le temps, les forces de nature restent impuissants devant eux, car ce sont des créations de l'Art, où l'artiste a mis son individualisme, son amour et ses douleurs.

Lui seul a pu, à cette époque, immortaliser sur la pierre le triomphe de l'homme.

Les héros homériques, Agamémnon et Clytemnestre, grâce aux récents fouilles, deviennent de véritables personnages historiques. sous le coup de la pioche, ils revivront dans le palais d'Argos là où, jusqu'hier, le silence de la nuit n'était rompu que par le bruit des serpents traversants ces lieux tragiques parmi les colonnes tombées en ruines.

Au moment de l'ouverture des tombeaux on vit la forme des corps royaux dessinés par une enveloppe transparente, que le zéphyr, jaloux de ce qu'il gardait si précieusement, emporta aussitôt. C'est sous les voiles mystérieux que le roi gardait son secret, et,

depuis, il nous l'a livré par sont tombeaux.

Les rayons du soleil matinal tombent mystérieusement sur le corps des rois fantômes, le chercheur dirige anxieusement ses yeux vers le fond du tombeau pour chercher ceux du roi. Hélas! ne parlent plus! Mais l'imagination et l'Art sont là pour les faire revivre.

\* \* \*

Cette première lueur de la civilisation mycénienne éclairait déjà les montagnes de la Troade, de Cnossos et d'Argolide, lorsque du Pentélipue surgit l'aurore aux doigts de rose, qui, plus tard, sera le jour athénien resplendissant de lumière.

La lumière céleste descend doucement dans la plaine de Lycabette, pour reveiller le génie grec et se mirer en lui. Devant-elle, s'avancent les trois vierges de l'antiquité hellénique, couronnées des fleurs du printemps et parfumées des aromes du Parnasse pour créer un autel nouveau, où elles déposent les œuvres des civilisations entérieures, et font apparaître le foyer auquel puisèrent merveilleusement les artistes grecs. La poésie homérique vient alors, en vers sublimes et harmonieux, pour nous raconter la guerre de Sparte et d'Ilion.

Les images d'Homère nous donnent la sen-

sation exacte de la vie à cette époque et nous font saisir sur le vif l'évolution de cette guerre. Les divines inspirations du poète font revivre, dans les pages de l'Iliade, tout la tragédie d'Ilion, L'âme que l'on découvre dans ces vers représente par ses sentiments, par son art, sa psychologie, sa force créatrice, la véritable originalité de l'esprit grec! Homère nous présente, en figures poétiques, l'âme nationale grecque; dans les scènes de l'Iliade et les péripéties de l'Odyssée, on trouve le type le plus élevé de l'homme luttant contre la nature et contre la destinée pour défendre ses devoirs sacrés, souffrant par ses passions et ses erreurs.

Homère fut le chantre de cette première partie de la vie grecque, et, comme artiste, il sera la source éternelle des origines esthétiques dans la poésie et dans les arts, car, dans la poésie homérique on trouve toutes les splendeurs des images de la nature, les caractères en action, les corps en mouvement. Et il serait vrai de dire que, dans ces vers, on trouve, la plus belle harmonie et expression de la langue grecque, car l'âme y puise pleine satisfaction.

Les héros combattant sous les murailles d'Ilion sont des héros humains des héros éternels.

L'anatomie du corps luttant et réelle, et la psychologie des caractères est la véritable analyse de la nature humaine. La vie d'alors qu'Homère nous présente est un admirable miroir des passions et des désirs de l'homme.

\* \*  
\*

Mais Athènes ne reste pas toujours épique et héroïque, parallèlement à l'évolution individuelle, qu'exprime la poésie homérique, se développe l'évolution sociale, et surtout l'évolution sentimentale de l'homme, vers 550 avant J. Christ. L'épopée homérique a donné tous les modèles de l'homme dans la vie. L'art va prendre le même caractère et modèlera les différentes expressions du sentiment, complétant aussi l'Art mycénien, qui n'était pas arrivé à constituer une forme parfaitement définie.

De même, la Religion quitte la forme dogmatique pour prendre comme objet de son culte l'Art lui-même, l'Art qui marche, pour idéaliser l'individu à travers la vie et la société.

Là se fait une rencontre, une union mystique et complète du sentiment artistique et du sentiment religieux. Quelle union merveilleuse des deux plus puissants sentiments de l'

homme. L'un, montant l'âme humaine vers les cieux, comme un chant éternel, et l'autre, descendant des cieux, pour créer sur la terre des formes de divine inspiration.

C'est à Athènes que ce miracle eut lieu. Le grand idéalisme de la philosophie platonicienne, tel qu'il nous apparaît dans le dialogue du «Symposion» vient de donner une nouvelle impulsion à cette période brillante de l'Hellade. L'art dramatique marcha de pair avec les diverses autres expressions du sentiment. Le drame, dans sa véritable acception, est le plus beau et le plus grand mouvement de l'âme humaine. C'est l'expression artistique et plastique de la vie sur la scène.

Le théâtre, pour le Grec, et surtout pour l'Athénien, était le deuxième temple du dieu; c'était presque le Parthénon et le «Naos» de l'«Apteros Niki». Dans le temple d'Athénée, s'élevaient les hymnes sacrés d'une reconnaissance éternelle aux dieux. Dans le théâtre de Dionysos, s'élevait le même hymne, mais d'une passion plus sensible, plus profonde, un hymne de l'âme souffrante de l'humanité, un hymne de la peine humaine, en rythmes dramatiques et lyriques.

Ce que le grand Homère a rêvé pour les sons de sa lyre dramatique : les mêmes mou-

vements de l'ame, exprimés par deux différentes formes de l'Art ; les mêmes caractères de passion, exprimés par l'inspiration poétique en deux époques différentes.

Avec Homère, nous avons l'époque héroïque de la Grèce ; avec Eschyle, Sophocle et Euripide, c'est l'époque sociale dramatique.

Les tragédies d'Eschyle, vers 460, étaient considérées, comme la principale question du jour, et les Athéniens se pressaient constamment dans les amphithéâtres. L'émotion dramatique existait alors, et elle était grande ! Les impressions du spectateur étaient pour lui une nourriture quotidienne, qui contribuait, pour une bonne part, à la transformation psychologique de sa personne.

Le chœur, sur la scène, était également un autre hymne.

Les gestes et les strophes se faisaient si classiques, si élastiques, si harmonieux, que l'artiste devient, avec l'auteur dramatique, un créateur d'individualités des caractères.

L'expression dramatique la plus absolue se présente à nous comme étant celle du drame grec antique.

Sophocle et Euripide continuent et achèvent l'œuvre d'Eschyle, et ainsi, vers cette période, l'âme grecque passe entièrement par

les mains du dramaturge.

La beauté du corps humain était également un culte pour l'Athénien, elle ne faisait qu'exprimer l'harmonie intérieure qu'il ressentait, et qu'il voulait extérioriser par son art et aussi par son corps ; il était fin critique dramatique, et désirait voir sur la scène les belles strophes exprimées par des gestes d'une parfaite expression plastique.

Au fond du drame antique se trouvait donc la sensibilité absolue de la conscience humaine devant ses passions et de s'élever vers les actions nobles, qui étaient la base de l'idéalisation de l'homme.

L'homme de cette époque s'élève au-dessus de ses passions, de ses erreurs, et cherche continuellement sa réformation sentimentale et sa perfection vers l'homme idéal.

Le génie dionysiaque est l'esprit intérieur du drame qui pousse l'homme à agir par actions dramatiques, et c'est aussi lui qui exprime ses diverses faces de malheur et de bonheur.

Athènes entière se baignait au frisson saint du théâtre de Dionysos, et se trouvait constamment sous la domination de l'esprit dionysiaque de cette flamme tragique.

Le dithyrambe, l'hymne dithyrambique, de

strophes de son cou de cygne, de colombe et d'aigle; sur cette pureté toute métaphysique erre constamment une aurore idéale, aux couleurs magiques et changeants, qui nous montre cette tête parfois mélancolique, toujours diverse, jamais la même.

C'est un corps à moitié nu, tenant la robe tombante, un corps appartenant à un monde inconnu, à un monde d'idoles antiques.

Qu'est-ce donc qu'a voulu représenter Phidias par cette statue? La femme ou la beauté? La sérénité ou la sagesse? C'est là autant de noms et de qualités qu'on peut lui donner, autant de sentiments qui naissent en nous en contemplant son visage harmonieux, sa robe aux gracieux plis. On pourrait dire que cette statue est la véritable personnification de la beauté idéale de Platon, ce rêve inconnue, d'une profonde extase, sur laquelle on peut étudier l'expression de la pureté.

C'est le mystère de l'art antique qui reste encore indéchiffré jusqu'à présent. C'est l'idéalisme hellénique qu'a infiltré à l'artiste grec l'harmonie de la beauté absolue.

Les frontons, les chapiteaux, les colonnes et les reliefs du Parthénon tiennent la plus grande place artistique du monument; ce sont autant de chef-d'œuvre. C'est l'épopée ho-

mérique reprenant une vie par les corps sculptés. C'est l'idée humaine se transformant en idée divine par le marbre.

La main de Phidias a fait du Parthénon un temple de la vie et des dieux, un temple de l'art de l'humanité, un autel où s'élevaient en couleur d'azur, les nobles rêves humains, comme l'encens, en nuages d'or, s'élevait vers le ciel audessus des chapiteaux doriens et corinthiens.

\* \*  
\*

Mais, comme toute grande civilisation. Athènes et l'Hellade, après leur apogée, devaient descendre la courbe de l'évolution. Tel l'homme triomphant, ivre de gloire, perd ses pas, devient victime du temps et des nouvelles générations.

La guerre d'Athènes et de Sparte, et plus tard, l'invasion macédonienne ont troublé dans son fond vital l'État athénien.

Rome était encore silencieuse lorsque les Etrusques s'étaient installés dans l'Italie centrale, et, parallèlement à Rome, fondaient les premières sociétés civilisées.

Rome, depuis l'époque de sa fondation jusqu'en 260 ans av. J.-C., traverse une période peu productive au point de vue artistique et intellectuel. De 300 ans av. à 100 ans ap. J.-C.

lorsque commence la décadence athénienne, Rome prend, par ses armées, une influence croissante sur d'Orient.

Elle détruit l'État carthaginois, qui est la plus considérable civilisation de cette époque, et s'attache la plus grande partie des États grecs.

Mais, malgré les conquêtes de Rome, Athènes continua à être le foyer des arts et des lumières.

L'État romain maintenait sa marche en multipliant ses colonies, dont quelques-unes, telles que la Sicile, concervent un caractère véritablement grec par leurs coutumes et leurs inspirations.

Au contact de l'hellénisme, les races latines d'alors se transforment rapidement dans leurs mœurs, leur religion et leur caractère. Cette transformation des Etrusques deviendra plus tard chez les Romains tous à fait systématique.

Les gouverneurs et généraux romains ont fait de grands efforts pour approprier la culture et le bon goût des Hellènes.

Les richesses de Rome lui permirent d'attirer à elle beaucoup d'artistes grecs. C'est l'époque de Pompei, qui est devenue un véritable musée des chefs-d'œuvre grecs. Mais, hé-

las, comme tant d'autres merveilles de l'art, ce beau musée devait subir l'affront du destin et disparaître pendant des siècles dans la lave du Vésuve.

Par bonheur pour l'art grec et surtout pour la peinture, les fouilles récentes ont mis à jour des tableaux antiques qui jettent une vive lumière sur les origines de la peinture aux temps de la civilisation athénienne.

On voit au Musée de Naples deux tableaux. Achille parmi les Vierges de Skyros et Pâris le Phrygien jugeant les trois déesses, et toute une série d'autres tableaux au Musée de Londres. Ce sont les plus harmonieuses peintures de l'art grec que nous connaissions. Elles donnent une idée exacte du travail de l'artiste. Celui-ci, et spécialement l'école d'Apelle, avait une possession complète de la composition des couleurs.

Rome, s'élevant graduellement par la victoire de ses armes, sentait aussi grandir en son sein le besoin de posséder l'art et la pensée grecque, car elle a été la véritable fille de la Grèce antique, soit par son origine, soit pour des raisons climatologiques, et cette fille sensible, voyant sa mère fatiguée de combats et de gloire, a voulu continuer sa jeunesse.

Rome, entrant dans le chemin de l'avenir

par la pensée profonde de sa mère, a adopté, à sa façon et tout différemment, le monde entier du paganisme ; elle en a pris l'expression artistique et morale dans la vie à sa manière. L'inspiration romaine, a toujours pour source la Grèce, car l'expression seule dans les arts et la vie était romaine, conforme au caractère vif et pathétique de Rome.

Ainsi, Virgile, comme un grand poète, commence, le premier, par ses vers superbes, à créer une nouvelle *Iliade*, avec une même inspiration qu'Homère, mais sous une forme purement romaine. C'est Virgile qui avait la fierté de rappeler au monde, dans les beaux vers de son *Énéide* que la Crète fut le berceau de Rome.

La même inspiration se trouve chez les philosophes, les orateurs et les dramaturges romains qui tout en conservant l'air et les coutumes de leurs pays, avaient pourtant le désir enflammé de faire revivre sur les bords du Tibre une *Hellade* nouvelle, une *Hellade* romaine.

Le pompe avec laquelle Rome a embrassé la civilisation grecque excite l'étonnement du penseur. Avec quel faste inouï elle a célébré le culte de la Grèce, et avec quelle fureur elle a voulu alimenter le feu des arts helléniques, ce feu qui sortait des sources classi-

ques de l'Ilissos !

Les courant du songe grec traversa les espaces, les mers, les montagnes, pour s'établir sur les bords du Tibre. Et, là, ce courant intellectuel et artistique s'est transformé en flots et en cataractes, pour revivre, d'une autre façon en une déesse nouvelle, retenant dans ses bras les corps divins dans la sculpture, les colonnes s'élevant vers le ciel, les frontons fiers des temples, en un mot toute la beauté et le mystère de l'antiquité.

La démocratie athénien qui était toute pensée et forme, sur les bords du Tibre ceignit le diadème royal.

La beauté idéale arrivait toute nue dans la plaine, où elle s'habilla de pourpre. Mais, malheureusement, c'était une expression de la vie dans les plus fortes jouissances, de façon que, souvent, les sens de la beauté et de l'idéale se perdit dans cette expression des passions.

Après la démocratie artistique qui regnait alors à Rome, apparaît, sous l'impulsion de Brutus, vers l'an 500, ap. J.-C., la démocratie sociale, la révolution contre les empereurs tyranniques de cette époque. L'esprit populaire romaine était mûr pour cette révolution, grâce au mouvement intellectuel imprimé par ses philosophes et ses poètes ; il avait

soif d'un système politique semblable, en bien des points, au système de la démocratie athénienne.

La vie sociale marche également de pair avec l'art, et les sentiments ne restent pas morts au marbre et aux arts plastiques en général, comme des symboles silencieux, mais ils prennent l'expression de la vie dans ses diverses manifestations.

Vers l'époque d'Auguste commence, à Rome, la belle époque de l'architecture, connue, à Athènes, avec le siècle de Périclès.

La construction des amphithéâtres des arcs de triomphe et des temples, avec un type toujours hellénique, fut la meilleure inspiration des empereurs et des artistes.

Sous le règne de Vespasien, un des plus nobles et des plus lettrés empereurs romains, commence aussi la construction du Colisée; c'est aussi une merveille au point de vue de ses proportions colossales, et elle serait devenue aussi une merveille historique si, plus tard, certains empereurs ne l'avaient transformée en lieux de sacrifices humains.

Mais Rome, malgré cette activité, parfois injuste, de ses empereurs, gardait toujours au fond de sa vie le désir d'une évolution sentimentale et morale à travers ses passions.

Le peuple romain, sous le coup des impulsions de ses emperereurs, dont il était parfois la victime, ne perdait jamais sa sensibilité morale; il reprenait ses forces et son naturel surtout lorsque de grands hommes et de grands cœurs se présentaient pour le retirer de la décadence. Malgré les dominateurs qui, souvent, agissaient par egoïsme, le peuple romain conservait au fond les qualités de son caractère, et c'est grâce à cela qu'il a pu civiliser les peuples vaincus par lui et leur inspirer son sens artistique, tout en conservant la liberté et la noblesse de l'individu. C'est là une des caractéristiques de la civilisation romaine, mais dans la vie l'expression des sentiments était si violente, que, parfois elle touchait au crime.

Comme Athènes, Rome domina le monde; la première par seule pensée et l'attrait de ses arts, tandis que la seconde ne faisait que les employer comme couverture de la force par laquelle elle imposait sa volonté, au lieu de la faire accepter.

L'esprit et la sensibilité romains sont toujours inflammables et irritables; les desirs sont profonds, et les passions ardentes en conséquence. La pensée de la Grèce se transforme par ces particularités sur le caractère romain.

En étudiant avec attention les monuments en ruines aujourd'hui, on le reconnaît facilement, car on trouve l'art grec à la source et toutes les transformations que le génie romain y a apportées.

Au-dessus de ces lignes architecturales et plastiques, le rythme romain apparaît. On le voit dans les diverses œuvres d'art que le temps nous a laissées. C'est aussi un rythme vivant qui immortalise les objets qu'il touche. De nouveau, l'artiste nous apparaît comme étant le grand facteur de l'éternité de la vie par ses œuvres.

Rome n'a jamais perdu à travers ses catastrophes sociales les bases de son existence nationale ; elle avait la bonne fortune de rester intacte au milieu de ruines et des triomphes, comme une suite indissoluble de la civilisation grecque, comme une conservatrice de merveilles de l'art jusqu'à la Renaissance jusqu'aux temps du grand Dante, qui, véritablement, comme un Homère nouveau, a créé une nouvel épopée, « l'épopée du christianisme »

L'homme qui a pu triompher dans les Arts dans les luttes intellectuelles aussi bien que corporelles et qui a su les immortaliser sur les frontons et les reliefs du Parthenon, le même homme apparaît plus tard sur la forme

romaine dans les Temples Romaines dans les Hippodromes dans le Forum en continuent le même chemin glorieux.

Rome se proposa de réaliser de nouveau l'Idéal Hellenique avec une passion irresistible. Malheureusement la force brutale et aveugle qui triompha vers la troisième période Romaine sous la domination des empereurs Illyriens donne à divers hommes titrés l'occasion de morceler l'Empire Romaine et fut la cause du commencement de la décadence de sa Civilisation.

\* \*  
\*

Le souffle chrétien, après avoir passé par l'Égypte, continuait rapidement à se développer. Et ce fut à Rome qu'il établit son poste d'action. Les premiers apôtres du Christ donnaient une impulsion exceptionnelle à ce mouvement, malgré les continuelles persécutions dont ils étaient l'objet. La plus grande manifestation de l'effet produit fut l'abandon de Rome par le premier empereur chrétien Constantin et son installation à Byzance.

Constantin était romain de naissance mais, par son éducation à la cour de Rome, il avait le cœur tout à fait hellénique, et, par l'ensei-

gnement profond de l'Évangile, il devint une âme orientale ayant soif de soleil et de lumière orientale.

C'est à Byzance qu'il se tourna, la où, malgré la décadence produit sous la domination de Rome. l'esprit hellénique continuait à se développer.

Le Bosphore, par sa position géographique n'est pas seulement le centre de deux continents, le point qui unit les deux rivages divins, mais aussi le point de la terre où, plus tard, se dérouleront les plus tragiques pages de l'histoire.

C'est-là dans les eaux pures et tremplantes où se mire un songe métaphysique, dans les eaux bleues couronnées par d'innombrables aurores, environnées par des collines des prairies et de rives enchanteresses, que la nature fait choix du lieu où vont se jouer les destinées des peuples orientaux.

Au moment où les Césars romains luttent pour des gloires personnelles et abandonnent la reine du Tibre aux mains des papes, à cette époque, sous la revolte de la consience, un empereur chrétien abandonne aussi le siège de Rome et s'installe à Byzance.

Sous le règne de Constantin à Byzance, le christianisme prend la forme d'une reli-

gion officielle.

L'hellénisme reste invisible à Byzance pendant la domination romaine; mais, malgré le courant continu de la vie et les diverses civilisations qui se succèdent, la pensée grecque ne fait que se cacher, mais elle n'a pas disparu.

Enveloppée par le christianisme, elle réapparaît à Byzance. C'est avec raison qu'on peut penser de l'arrivée de Constantin à Byzance que c'est un bienfait pour l'humanité, car elle a donné l'occasion à la pensée grecque de réapparaître sous une nouvelle forme. La nouvelle religion dans laquelle fut instruit le nouvel empereur, et que sa conscience accepta, était envisagée à la cour de Rome avec froideur.

Mais Constantin ne fut pas touché par cette indifférence, il envisage les nobles buts que le sort lui avait confiés. En transportant à Byzance le centre de l'Empire, il désira, en premier, donner un siège à la nouvelle religion, loin de la dégradation dans laquelle se trouvaient les autorités de Rome, encore imbues en majorité du paganisme. Mais aussi il voulut créer une nouvelle nation pour les peuples d'Orient dans un sens purement hellénique.

Les luttes intestines diminuèrent l'empire romain, qui ne conserva plus qu'une unité

nationale, mais point d'unité politique.

Constantinople, en devenant le foyer de la nouvelle religion, a pris devant le monde une responsabilité morale—en ce qui concerne la transformation de l'esprit chrétien en idées sociales.

D'autre part, c'est le christianisme qui a créé l'idée de la supériorité impériale et de sa mission divine.

Nous voyons ainsi se soutenir mutuellement les deux pouvoirs suprêmes.

Mais, par les tendances que l'esprit religieux développa à Constantinople au septième siècle, le danger apparut au Byzantin perdre définitivement les sentiments artistiques.

Le classicisme athénien, qui était une analogie harmonieuse entre l'âme et le corps, exprimée par les arts plastiques, a pris à Byzance une forme différente du type grec et romain, mais a perdu les principaux éléments de ses lignes et de son rythme.

Byzance, s'enveloppant d'un esprit religieux contraire extérieurement à l'esprit classique, a perdu les lignes principales de l'art, comme impression, comme sentiment, et surtout comme expression donnée à matière.

La sculpture disparaît presque complètement, sauf quelques œuvres imitées des ar-

tistes romains.

La peinture perd ses traits principaux dans les ombres et les couleurs.

Le drame avec la poésie lyrique deviennent une simple imitation des œuvres antiques.

L'art est en complète décadence aux premiers temps du christianisme à Byzance, car le sens artistiques, qui pousse le Grec à extérioriser sa pensée et ses sentiments aux produits de l'Art, devient chez le Byzantin un mouvement psychologique intérieur aboutissant à un fanatisme religieux.

Le chrétien, pour éteindre la soif de son âme, n'a guère besoin de la voir se mirer sur des objets créés par lui ; il lui suffit de se mettre en communication directe avec son Dieu par son sentiment mystique. Certes, c'est là une beauté morale, mais qui étouffe toute éclosion de beauté extérieure.

L'accord si admirable entre le sentiment religieux et le sentiment artistique, accord si parfait à l'époque classique, devient un désaccord.

Mais le sentiment religieux ne suffit pas, à lui tout seul à l'âme humaine ; en effet, vers le neuvième siècle, sous l'empereur Justinien, commence à se dessiner un mouvement artistique bien net, bien que la nouvelle religion

eût moulé les caractères à sa façon.

L'église de Saint-Sophie fut une inspiration et une création de l'empereur Justinien lui-même.

Ce monument prit bien des années et exigea de très grands frais pour son érection complète, mais rien ne coûtait devant le désir ardent de l'empereur et en vue de la réalisation immédiate de son rêve.

Le Parthénon fut élevé par l'hellénisme athénien ; Byzance voulut avoir le sien, et c'est dans l'esprit chrétien qu'elle le prit et nous donna Saint-Sophie.

Tous les arts plastiques se concentrent à cette époque dans l'architecture, car c'est par elle que peut le mieux se glorifier le nouveau culte.

Il faudrait bien des pages pour décrire la beauté et la simplicité de Saint-Sophie.

Ceux qui, par hasard, se trouvent, en automne, par un matin de Septembre, sur les rives du Bosphore ou sur la colline magique de Byzance, devant les murs silencieux du temple, ressentent un frisson mystique qui transporte leur âme au temps de Byzance.

Les ombres des murs antiques, les rythmes des piliers, accompagnés du souffle de la mer, donnent à la mémoire et à l'imagination la

force de revivre le passé, de voir la foule des fidèles se presser dans le grand « Naos » pour adorer son Dieu et exprimer son culte, aux parfums des lourds encens orientaux, aux sons des liturgies, parmi d'éclatantes mosaïques.

C'est un serrement de cœur pour celui qui retourne à la réalité après un tel rêve, des mains barbares ont couvert et détruit ces belles mosaïques, comme si la culture qui a usurpé la place de l'ancien se sentait indigne d'une telle parure et honteux de son brigandage.

Les Turcs, malgré leur récente tentative de civilisation, demeurent encore barbares dans le fond et dans la forme ; ils continuent, sous la protection de l'Europe, à achever leur œuvre, laissant les ruines sous leurs pas et des taches à leur front,

Malgré toutes les mutilations, voulues et non causées par les temps, l'art a laissé intacts bien des parties de ce beau monument, témoignant ainsi d'une belle création artistique.

C'est depuis le siècle de Justinien jusqu'au onzième siècle que l'empire Byzantin nous donne sa plus grande production artistique. Après Ste-Sophie, vient la construction du Palais impérial dans une forme purement hel-

lenique. C'est ensuite l'Hippodrome, où se créaient les types de la fameuse artiste grecque Elladia. Entre le Palais impérial et l'Hippodrome, s'élevait la statue de l'empereur Théodosios.

Ce fut la plus belle période de l'art byzantine, elle était générale.

Le peuple suivait fidèlement l'exemple du peuple romain, avec ses hippodromes, où il assistait, avec son empereur, toujours présent, à chaque manifestation artistique.

Les lettres et les sciences avaient aussi un esprit d'imitation des textes grecs et romains à tel point que, parfois, elles devenaient de simples copies. Seuls, quelques pères de l'Église grecque ont élaboré un travail intellectuel bien original.

En examinant cette civilisation, moins productive que les deux précédents au point de vue des œuvres d'art, on est obligé de reconnaître que la peinture a fait de grands efforts pour déterminer une forme capable d'exprimer les sentiments chrétiens et fut, pour ainsi dire, l'avant-coureur de la Renaissance par l'intermédiaire de l'influence qu'elle a eu sur le moyen âge.

Le byzantinisme, au fond de sa conscience, conservait l'idée du classicisme grec, envelopp-

pé de l'esprit chrétien; de même, la vie sociale en beaucoup de points était toute classique on le voit facilement si on sépare le caractère extérieur, influencé profondément par la philosophie chrétienne, du caractère intérieur, continuant à rester toujours hellénique.

L'énigme qui se pose après Byzance, c'est d'unir ces deux grandes idées, la classique et la chrétienne, Athènes et Byzance. Ce fut l'œuvre de la Renaissance italienne.

La Grèce moderne est politiquement et socialement formée de l'union de ces deux civilisations, elle contient le germe de ces deux grandes idées, germe qui n'a pas encore donné les fruits artistiques qui exprimeront, mais qui est latent, endormi dans l'âme néohellénique.

C'est pour cette raison que l'indépendance de la Grèce moderne fut salué à son aurore par les strophes des Romantiques. C'est à la Grèce moderne qu'il appartient de produire encore une fois le miracle d'il y a deux mille ans, en continuant le mouvement de la Renaissance, en comblant bien des points qui restent encore incomplètement exprimés dans les arts contemporains, et ceci grâce à un classicisme nouveau complètement artistique. De même que Rome s'était tournée

vers la Grèce antique, la Grèce moderne doit se tourner avec le même amour vers la Renaissance italienne, vers Dante et Michel-Ange, pour se pénétrer de leur esprit et marcher vers des horizons nouveaux, vers l'esprit moderne, qui va rapidement à un classicisme nouveau.

C'est à cette condition que la Grèce moderne sera ramenée à une véritable Renaissance artistique et intellectuelle.

\* \* \*

Si par un clair soir de lune, on erre sous les colonnes du temple de Jupiter Olympien là où, autrefois, s'asseyaient Sophocle et son fils pour entendre les applaudissements frénétiques s'élever du théâtre de Dionysos, on entend une voix secrète murmurer avec le zéphyr dans les pins, une soupir caressant les marbres en ruines. C'est l'âme du Grec antique qui plane sur ces lieux de gloire, entre le ciel bleu et une chapiteau ionien, c'est l'âme classique qui attend sa Resurrection.

---

# CRITIQUES DE LA PRESSE ETRANGERE

---

Du journal « Adriatiko » de Venise

---

Atene Rome Bisanzio

al Circolo Filologico

Nella saletta dantesca del Circolo filologico dominata dalla macra figura del Poeta fortemente rilevata sullo sfondo turbinoso di una procella; dinanzi ad un pubblico elettissimo tra cui figuravano le maggiori personalità scientifiche e letterarie di Venezia, l'illustre professore Theodore Kyprèos ha tenuta ieri l'annunciata conferenza sulla civiltà e sull' arte greca in relazione all' arte e alla civiltà romana e bizantina, che dalla greca direttamente derivarono e di cui — per l'influsso del nascente cristianesimo — furono in parte degenerazione, e in parte il necessario et salutare indirizzo verso una forma ed una concezione di vita più psicologicamente umana e moderna.

Il Kxprèos muove al suo interessante argomento con una rapida sintesi degli elementi fattivi della civiltà greca, di cui mette giustamente in rilievo il carattere fondamentale ch'è l'armonia. Armonia che impronta di sè e domina le due massime espressioni della civiltà: La religione e l'arte. Nella religione come nell' arte il genio greco tende a quell' effettuazione di equilibrio tra il sentimento e la forma che doveva più tardi rapresentare l'ideale massimo dell' arte e della vita.

Nell' arte plastica e nella tragica troviamo di questo equilibrio che non è frutto d'immobilità (come sarà spesso nell' arte romana) ma che è il risultato di

una lotta e di un accordo di elementi essenzialmente vitali, gli esempi più caratteristici et grandi: Sofocle e Euripide; la Venere di Milo e il Partenone.

Questa essenza d'arte e di vita entrò a far parte della pratica civiltà romana primieramente sotto forma di pedissequa imitazione: più tardi — culminando con Orazio e Virgilio — come sana assimilazione psicologica.

Nell'arte di Orazio, per esempio, (lo ha egregiamente dimostrato nella sua ultima opera il Thovez) ove la forma reca costantemente un'impronta di pura greccità, anche il sentimento e il pensiero — là ove han più forza et rilievo — derivano direttamente dall'anima della lirica greca. di Saffo specialmente e d'Alceo.

Così — attraverso l'arte romana — anche il Rinascimento si collega — o, meglio, vorrebbe collegarsi — con l'arte greca; ma, com'è destino di ogni imitazione, tra dal modello l'esteriorità della forma ed alcuni tra gli atteggiamenti più facili del pensiero e del sentimento.

Ancor più caratteristico e più psicologicamente interessante è il formarsi della civiltà bizantina; cni concorrono il nuovo elemento cristiano — ricco di una potentissima forza spirituale — l'elemento orientale e quello romano.

Caratteristiche massime di questa civiltà sono il decadimento dell'arte plastica — dovuta all'invadente Cristianesimo ch'è per la sua stessa natura unicamente spirituale la più pura negazione della forma — e il sorgere di una originalissima architettura.

Chiudendo la sua rapida sintesi il Kyprèos ha, forse con eccessivo ottimismo, salutato nella nuova

arte italiana, la degna continuazione dell'antico classicismo.

Con eccessivo ottimismo e forze, senza alcun fondamento di verità: chè nuovi elementi nell' arte e nella vita moderna d'Italia attraverso il romanticismo sono intervenuti; e oggi forse si agitano oscuramente a preparare le vie al Signore che verrà.

Chiusa di convenzionale ed eccessivo ottimismo e, priva forse, di ogni fondamento di verità: shè nuovi elementi sono intervenuti nell' arte e nella vita italiana attraverso il Romanticismo: ed oggi forse si agitano oscuramente verso nuove e più complesse forme d'arte e di vita.

---

Du journal «**Corriere de la Sera**»  
de Milan

---

**Confenza Kypreos**

Ieri la meriggio nella sala della Società Filarmico—drammatica davanti a eletto uditorio il scrittore Dr. Teodore Kypreos lesse una splendida conferenza su Atene, Roma e Bisanzio tratteggiando con parola eletta ed efficace le tre grandiose civiltà che da quelle metropoli hanno il nome. Passo fulgida la civiltà greca tutta bellezza nell'arte, nella religione, nel teatro; le tenne dietro la romana, figlia per forma della greca, diversa per il più pratico sentimento e fulgente di massima luce in Virgilio; infine ritornò la civiltà romana stessa, rinnovellata alle fonti elleniche di Bisanzio e a quelle del cristianesimo.

Con sottile analisi d'esteta coltissimo il scrittore Kypreos guidò l'uditorio alla contemplazione dei vari

aspetti delle tre civiltà nelle loro manifestazioni monumentali e nella loro vita novella che fu il rinascimento.

E l'uditorio gli dimostrò tutta la sua riconoscenza con un caloroso applauso.

---

Du «Journal de Genève» [Suisse]

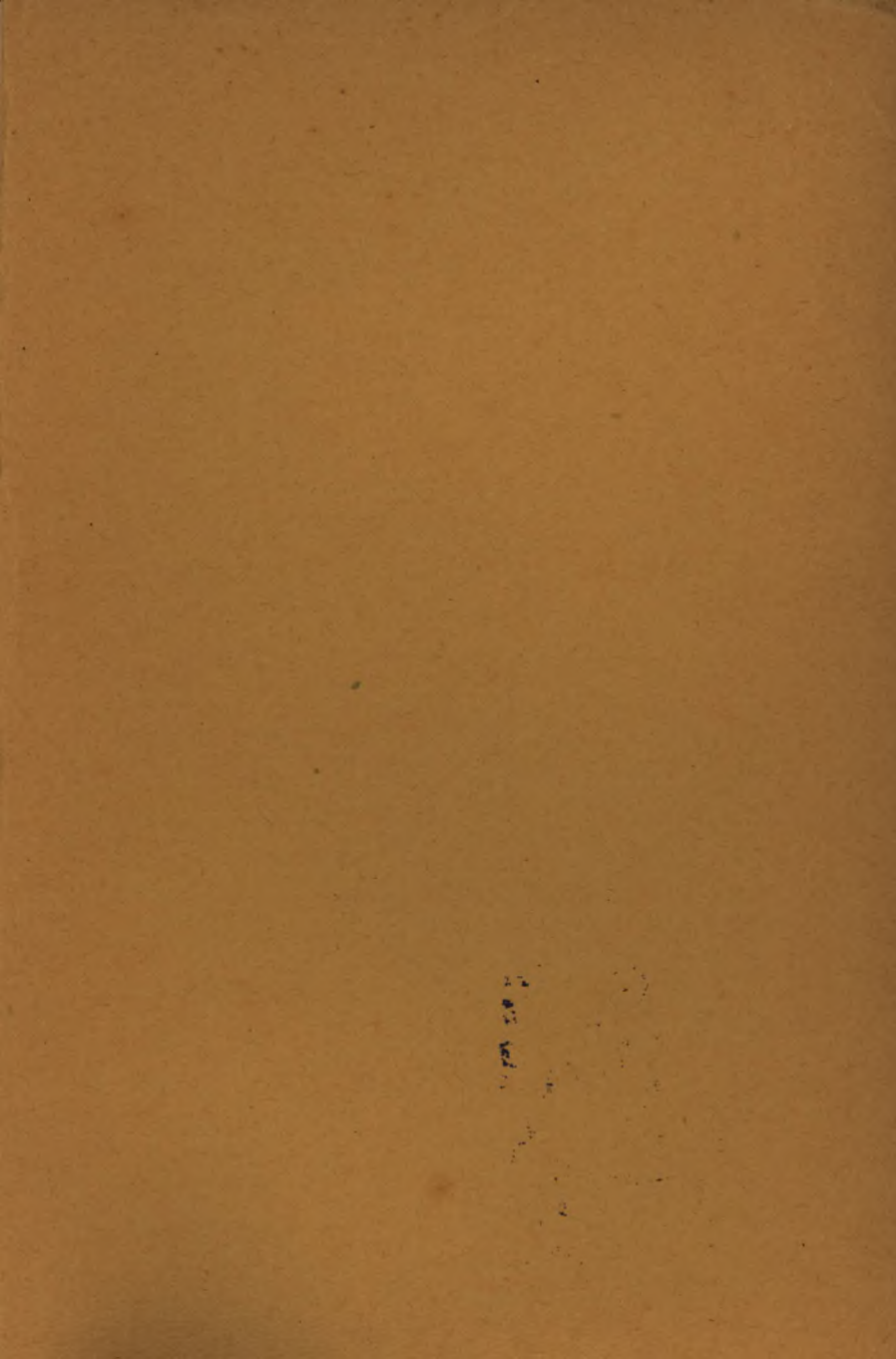
---

Conférence grecque à l'Athénée

Sous les auspices de la société Minerva, M. Théodore Kyprèos, homme de lettres de la Faculté de Paris, a parlé de l'amour platonique et de Dante. L'envoloppante musicalité de la langue grecque et l'organe du conférencier ajoutaient leur charme au sujet déjà poétique. Après avoir défini l'amour idéal selon la formule du philosophe grec et avoir montré son étroite parenté avec l'amour chrétien, il le personnifia sous les traits de Dante et de Béatrix, étayant son assertion de lectures de sonnets et de canzones, inspirés par la célèbre Florentine.

M. Kyprèos termina son intéressante causerie en montrant que Shakespeare avait porté à la scène l'amour idéal, tel que le comprenait Platon, dans sa tragédie de Roméo et Juliette.





## DU MÊME AUTEUR

---

- «Contes Sociales» . . . . . 1902  
«Les Saisons», Poème en prose (en Grec) . . . . . 1907  
«Contes Sociales» 2me Serie . . . . . 1910  
«Revue Grecque» (en Grec). — Paris 1911-1912  
«La Civilisation Gresque» à travers  
Athènes, Rome et Byzance. (Etude criti-  
que en français). Publication Genève . . . . . 1912  
«Ethniki Idea» journal hebdomadaire  
à Athènes. . . . . 1917-1927  
«La Psychologie des Foules». De  
Gustave le Bon. Traduction du Français . . . . . 1920  
«Les Traditions et les Directives  
de la Nation Greque. . . . . 1928
- 

## EN EDITION

- «Skoufas» Drame heroique . . . . .  
«La Tache» Drame Sociale . . . . .  
«Poesies» . . . . .  
«Etudes» critiques diverses . . . . .
- 



PRIX 20 DR.